

[Rita Lafontaine] Le soleil se lève en retard
Bonheur ordinaire

Charles-Henri Ramond

Numéro 303, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ramond, C.-H. (2016). [Rita Lafontaine] Le soleil se lève en retard : bonheur ordinaire. *Séquences : la revue de cinéma*, (303), 43–43.

[Rita Lafontaine] Le soleil se lève en retard

Bonheur ordinaire

Seul premier rôle au grand écran de Rita Lafontaine, **Le Soleil se lève en retard** d'André Brassard est sans doute le film qui l'aura révélée et qui aura lancé une carrière prolifique principalement au théâtre et à la télévision. Notre collègue Patrick Schupp, grand amateur de théâtre, en avait décortiqué les rouages dans le numéro 88 de la revue. Nous reproduisons ci-dessous les extraits les plus significatifs de son texte.

CHARLES-HENRI RAMOND

Mon Dieu, comme on change! Le dernier film du tandem Brassard-Tremblay marque, à mon sens, un tournant, dans leur œuvre et dans leur évolution. Quelle différence, en effet, entre le jeune et ardent metteur en scène d'il y a quelques années et le réalisateur établi, bien dans sa peau, avec, sur le monde, une vue quelque peu désabusée, beaucoup plus intellectuelle, et cherchant, pour la première fois, à cerner la simplicité... Comme on change, en effet, et ce **Soleil qui se lève en retard** en est bien une preuve irréfutable. Beaucoup de choses s'y mêlent, de l'excellent au pire.



Aborder un personnage avec la simplicité et la justesse requises

Yvon Deschamps m'a surpris. Il prouve qu'il est possible que sa vocation ne soit pas seulement celle d'un amuseur qui trace parfois un portrait au vitriol de ses concitoyens, mais aussi celle d'un comédien sensible et intelligent, parce que finement dirigé.

Le bon, et même parfois le meilleur, c'est André Brassard directeur d'acteurs et créateur d'ambiances. Après avoir méprisé cette vieille garde des comédiens arrivés (et éternels), voilà cependant qu'il les utilise, avec bonheur, semble-t-il, aux côtés de sa « gang », dont Rita Lafontaine demeure le plus beau fleuron. Huguette Oligny, en effet, dans le rôle de la mère, est émouvante et vraie; elle a laissé de côté, pour une fois, son genre « chic » pour aborder son personnage avec la simplicité et la justesse requises, et le mérite en revient certainement pour une bonne

part à Brassard. Denise Filiatrault demeure égale à elle-même, c'est-à-dire excellente, mais dans un registre qui ne change pas de création en création; elle met seulement plus ou moins de vulgarité selon le personnage. Yvon Deschamps m'a surpris. Il prouve qu'il est possible que sa vocation ne soit pas seulement celle d'un amuseur qui trace parfois un portrait au vitriol de ses concitoyens, mais aussi celle d'un comédien sensible et intelligent, parce que finement dirigé. Les séquences de l'éveil des sentiments entre Gisèle et Jean sont, à cet égard, parmi les meilleures du film.

Un plan, dix secondes, en particulier, m'a séduit: Gisèle vient de rencontrer un ancien amour, dans le cadre d'une annonce parue dans un de ces journaux d'annonces matrimoniales: déçue, elle retourne chez elle, est accueillie par une mère sanglotante et désordonnée. Elle la repousse gentiment pour aller, sans un mot, se jeter dans les bras du père silencieux et taciturne dont le rôle, pourtant épisodique, prend ainsi, tout à coup, une valeur surprenante et profondément touchante. Le plan, en dix secondes, donc, révèle tout un état d'âme, et également la nature des relations qui unissent Gisèle à ses parents, pourquoi, et comment. Quel dommage que le film n'ait pas davantage de moments comme celui-là!

C'est là, finalement, que le bât blesse: une construction arbitraire, assez lâche, et surtout terriblement encombrée d'éléments totalement étrangers au déroulement de l'histoire, obstruant et fragmentant la continuité dramatique. Ajoutez à cela un montage extrêmement maladroit (voix off en surimpression d'une séquence à l'autre, ce qui est toujours difficile, plans complètement différents intercalés à un rythme déphasé: un exemple frappant est la série de plans du poste de police et l'annonce à Marguerite de la mort de son mari et de ses enfants, parallèlement avec la promenade Gisèle-Jean: c'est trop court, mal fait, et surtout difficile à suivre. On se dit « Ah, c'est ça qu'il voulait dire! », et certaines faiblesses au niveau du scénario et vous aurez un résumé assez exact, pour moi, de ce que Brassard et Tremblay ont produit depuis dix ans: un départ fulgurant, une pièce admirable, suivie par d'autres souvent tout aussi bonnes, puis et c'est normal un essoufflement de la création, une sclérose de l'inspiration et de la vérité. Le film, disais-je, marque un tournant dans cette association artistique unique. ☺

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 1976 – **Durée:** 1 h 52 – **Réal.:** André Brassard – **Scén.:** André Brassard, Michel Tremblay d'après Michel Tremblay – **Images:** Alain Dostie – **Mont.:** André Corriveau – **Décor:** Normand Sarrazin – **Int.:** Rita Lafontaine (Gisèle Lapointe), Yvon Deschamps (Jean Cusson), Denise Filiatrault (Marguerite Lapointe), Huguette Oligny (Marie Lapointe), Claude Gai (Jacques Lapointe) – **Prod.:** Pierre Lamy – **Dist.:** Les Films Mutuels.